

le noir, les reflets s'éteignent. Seul persiste à vivre le port aux mille prunelles rouges, jaunes et blanches, où surgissent, du pêle-mêle des chemins liquides, des brasseries en voûtes de chapelles, aux lumières aveuglantes « d'affreux bouges, des musicos hurlants, toute une Inde étrange, boueuse et glacée, un carnaval mi-septentrional, mi-javanais qui vous racle les nerfs de ses musiques aiguës et traînantes, vous prend à la gorge par ses odeurs de salure marine, de goudron, d'alcool, d'opium, de pétrole, d'oripeaux fétides, de chairs noires ou cuivrées où, ici et là, autour d'un bras levé, d'une cheville en l'air, reluit un cercle d'or (1) ».

(1) Nous ne parlerons pas des effets esthétiques de la pluie. Ils ne sont appréciables, en France, que la nuit, par la réflexion indéfinie des lumières. La ville japonaise, sous la pluie, est fort curieuse à examiner. Les rues s'emplissent d'un vol extraordinaire de parapluies en papier jaune du plus étrange aspect. De même, en la ville annamite, la rue apparaît transformée. Les indigènes y circulent le chef couvert de vastes chapeaux de paille pointus, le corps enveloppé d'un manteau de feuilles, si bien qu'on dirait un déambulement de petites maisons mouvantes.

VI

En même temps qu'elle colorait et mouvementait la ville, l'eau provoquait la création de monuments particuliers où les artistes s'efforcèrent d'ajouter l'esthétique à la commodité. Ponts, fontaines, châteaux et jets d'eau, citernes, puits artésiens, barages et bassins appartiennent à cette catégorie.

La construction des ponts obéit à des lois sociales, fluviales et climatiques qu'il n'est pas nécessaire de dévoiler en cet endroit. Qu'ils soient en pierre, en bois, en fer, en fonte, en acier, en béton armé, en matières mixtes ; qu'ils soient fixes, tournants, suspendus, sur pilotis ; qu'ils soient tubulaires, à tôle pleine, à treillis, à poutres droites, à chevalets, cela importe médiocrement. Il importe davantage de savoir que leurs arches peuvent successivement affecter les formes du plein-cintre, de l'arc de cercle, de l'anse de panier, de l'ellipse et de l'ogive. Car, dès lors, nous entamons directement l'examen de leur esthétique.

Il demeure, des temps révolus, des ponts aux physionomies diverses, utilisés, les uns au simple passage, les autres au passage et au commerce, d'autres encore à la défense des villes. Les ponts de simple passage sont peut-être les plus minables, couverts, comme d'une lèpre, par les mousses et les plantes parasitaires, fragiles, incapables de résister aux lourdes charges, souriants malgré tout, débonnaires, s'en allant, pierre à pierre, au fil de l'eau, sanctifiés d'avoir, durant des siècles, porté sur leurs parapets une croix ou quelque benoîte chapelle.

Les ponts de commerce se raréfient. On ne verrait plus aujourd'hui avec intérêt leur double rang de boutiques qui générant la course hâtive des véhicules. Et leurs frères en vétusté, les ponts fortifiés du moyen âge, ont passé à l'état de curiosités archéologiques. Leurs piles à éperons, leurs parapets crénelés, leurs poternes, leurs tours, leurs châtelets, leurs forteresses ne subsistent plus que pour témoigner d'un passé sanguinaire. Le Rhône graduellement démembré le pont d'Avignon qui obstrue son débit torrentueux. Et Carcassonne, Orthez, Béziers, Cahors

conservent avec soin les débris à moitié démantelés de ceux que leur légèrent des ancêtres soucieux de leur liberté communale (1).

L'esthétique des ponts anciens réside moins dans leurs lignes harmonieuses que dans leur ornementation. Tandis que le pont de Bale supporte, en son milieu, une tour gothique en grès rouge où reposent, sur une table, des attributs scientifiques, le pont Saint-Ange, à Rome, théâtral et grandiose, conduit vers Saint-Pierre et le Vatican les douze statues colossales dont le singularisa le cavalier Bernin. Des tours contribuent à l'effet imposant des ponts de Coblentz sur le Rhin et d'Alcantara sur le Tage. Venise s'enorgueillit surtout de celui des Soupirs, long tunnel, ouvragé précieusement à l'extérieur, et de celui du Rialto, contexturé en marbre d'Istrie et dont les boutiques, revêtues de bas-reliefs que sculpta, selon ses inspirations pieuses, Girolamo

(1) En Italie, près Rome, le pont Lamentano porte encore, sur son arche centrale, une bastille crénelée et celui de Lutri soulève péniblement quatre tours carrées. En Corse, jeté sur le Tavignano, survit un pont en forme de Z que les habitants imaginèrent moins praticable aux surprises des cavaleries ennemies.

Campagna, donnent asile à des marchands déguenillés. La Suisse, par crainte des neiges, couvre ses ponts de bois de toitures à auvents. Près de Lucerne, celui des Moulins, se glorifie d'abriter les trente tableaux de la Danse des Morts de Méglinger, et la Kappelbrucke, sur la Reuss, de s'illustrer de figurations empruntées à l'histoire nationale. Les gelées, les crues, les débâcles empêchent la Russie d'inaugurer une architecture fluviale. Elle utilise le plus souvent le système transitoire des ponts de bateaux. A peine remarque-t-on, à Saint-Pétersbourg, le pont mobile de l'Annonciation, surmonté d'une chapelle aux merveilleuses dorures et mosaïques. Par contre, en Espagne, la région d'Irun se montre particulièrement favorable à la multiplication de ces passerelles de brique qui, les trois quarts de l'année, planent sur le lit asséché des rivières.

Tant de motifs différents, tant de singularités dictées, dans la construction des ponts par les nécessités climatiques ou engendrés par la fantaisie, n'approchent pas cependant, en splendeur et en bizarrerie, de ce que nous découvre

l'Orient. Là les formes et les procédés diffèrent totalement. Pierre Loti signale, sur l'Oued-M'kez, « un pont à arceaux courts, très arrondis, ornés de faïences vertes. Le pilier du milieu est marqué du mystérieux sceau de Salomon : deux triangles entrelacés — et, de chaque côté, des tableaux en mosaïque encadrés de vert indiquent, en lettres enroulées, quel fut l'architecte de ce pont et quelles louanges les voyageurs qui passent doivent au dieu de l'Islam. Le temps, le soleil ont donné à la maçonnerie une teinte rare, chaude, presque rose, qui s'harmonise merveilleusement avec le vert éteint des faïences de bordure ».

Et si l'on se tourne vers la Chine, que de surprises encore ! Le pont chinois, en demi-circonférence, se complète par son reflet dans l'eau. Le marbre blanc est la matière le plus volontiers employée et des têtes monstrueuses ricanent au long des parapets. Au Palais d'été de Pékin des ponts de cette sorte arquent leurs courbes gracieuses. De même parmi les jardins funéraires ; mais, en ce dernier lieu, devant le tombeau qui contiendra la dépouille impériale, l'architecte

les édifie triples et parallèles. Le pont médian sert au seul passage du mort auguste. Des dragons en historient les dalles et chaque balustre s'adorne d'un entrelacement de chimères.

Le Japon adopte peu à peu notre architecture européenne. Néanmoins ses temples gardent encore leurs traditionnels ponts de bois, hauts et ronds, de couleur naturelle, élevés sur des lacs artificiels où vaguent des nappes de lotus. Et la sainte montagne de Nikko conserve soigneusement son précieux pont de laque rouge aux garnitures ciselées et dorées que traversent, aux jours consacrés, les cortèges liturgiques (1).

Après tant de magnificence et d'originalité, nos ponts européens peuvent paraître à quelques-uns sans beauté. Pourtant le Tower-Bridge qui semble jeté, sur la Tamise, entre deux cathédrales; le puente de Maria Cristina de San-Sebastian que précèdent d'étranges pylônes de marbre polychrome où caracolent des coursiers,

(1) Le Cambodge accentue encore l'étrangeté de ces merveilles. A Pnom-Penh, les parapets du pont des Najas, sont deux serpents dont les têtes horribles, formées, elles-mêmes, de sept autres petites têtes, sifflent à l'entrée.

cent autres que nous pourrions citer affirment les intentions artistiques de leurs constructeurs. Mais leur esthétique se manifeste surtout dans leur élégance et leur ampleur.

Nous voudrions ici traduire l'émotion que nous donne le pont de fer. Pour surprendre sa beauté, il le faut naturellement contempler dans l'éloignement. Dès lors ses entrelacs de poutres et de poutrelles, ses courbes étonnantes, l'audace de son essor, provoquent un sentiment mêlé d'étonnement, d'admiration et de crainte. On appréhende que la solidité de cette machine aérienne ne soit pas réelle. On n'en voit guère les supports; on n'en saisit point les lois de stabilité. Assurément le premier véhicule passant sur son tablier l'écrasera de son poids. Pourtant véhicules et trains l'enfilent sans que se produise un tremblement de ses armatures. Puis le pont de fer a cet avantage sur le pont de pierre de ne point barrer l'horizon. A peine y trace-t-il un léger nuage. Il n'accapare rien; il se fond avec l'ambiance. Les viaducs de fer, d'une colline à l'autre, posent leurs piles comme des éventails ouverts. Les transbordeurs brodent

sur les lointains une géométrie de lignes et de fils, d'une incomparable légèreté. Les ponts suspendus, celui de Brooklyn notamment, tendent, entre leurs piles éloignées comme des harpes renversées aux cordes innombrables (1).

Paris possède assurément, avec le pont du métropolitain d'Austerlitz et le pont Alexandre III, les chefs-d'œuvre de la construction métallique. Leurs deux ellipses s'égalent en harmonie. L'un resplendit de l'éclair brusque des trains lumineux. L'autre semble n'être venu là que pour permettre l'agrandissement, la continuité du décor. L'un, sans autres ornements que ses convergences de poutrelles, s'effile dans les nuages, y dessine perpétuellement un arc-en-ciel bistré. L'autre s'environne de pompes extérieures, tend les muscles de ses étalons d'or et, au-dessous de ses parapets chargés de sculptures d'où s'élancent les lampadaires tricéphales, jette le cri triomphal de son coq gaulois. L'un

(1) Nous ne parlerons que pour mémoire du pont roulant de Saint-Malo et de celui du Mans, placé en X sur la Sarthe. Sur l'esthétique du fer, V. le bel article de M. R. de la Sizanne in *Rev. des Deux Mondes* du 1^{er} mai 1900.

éveille des pensées de voyage et d'aventure; l'autre des pensées de victoire. Tous deux résument l'esthétique des ponts modernes, car si l'un réalise les concepts les plus lucides de la simplicité, l'autre témoigne que la complexité ornementale, traitée intelligemment, peut quelquefois ne pas nuire à la pureté des lignes.

VII

Après cet examen des monuments qui accidentent sans l'emprisonner l'eau urbaine, il sied maintenant d'examiner ceux qui la canalisent ou l'enferment étroitement. Au premier plan de notre admiration se placent les citernes d'Aden qui synthétisent la majesté désolée des citernes universelles. Le paysage qui les environne est inimaginable de sauvagerie et de misère. Si l'on n'apercevait à proximité les maisons blanches d'Aden, les petits cimetières disséminés sur la route, les cortèges d'ânes et de chameaux porteurs d'outres et de barriques, les hommes bronzés aux turbouchs colorés, on croi-

rait pénétrer en quelque pays frappé de damnation. Tantôt arrondies en amphithéâtres, tantôt s'enfonçant en gouffres, les citernes, creusées au milieu de rochers immenses, gris et pelés, semblent les prolonger jusqu'au centre de la terre. Leurs maçonneries en étendent les grissilles et concourent à accentuer l'impression générale de tristesse et de mort. Car elles sont horriblement vides et belles à force d'espérer une pluie qui jamais ne tombe. Elles s'ouvrent ainsi que les bouches assoiffées de cette région immémorialement stérile que les canons anglais, embusqués en toutes les anfractuosités, rendent plus revêche et plus hostile.

Nous voudrions aussi parler des barrages, mais ils sont situés dans la campagne et, celui du Nil excepté, remarquable construction aux poternes et aux tours crénelées dont les sculptures arabes adoucissent l'air rébarbatif, n'ont aucun caractère artistique. Quant aux puits artésiens, celui de Grenelle donne la mesure du sens esthétique présidant à leurs destinées. Même insouciance des lignes dans l'édification des châteaux d'eau, paquets cubiques de maçon-

nerie ou kiosques élevés sur des colonnes (1). Parfois on rencontre quelques variantes : une superposition de deux pyramides tronquées, flanquées d'une tour, constitue celui de Djibouti. Marseille pourrait cependant se féliciter de son château d'eau si sa municipalité n'avait eu le goût déplorable de l'encadrer entre les bâtiments du Musée. On se demande quel rapport établir, pour les joindre, entre des monuments de destination à ce point divergente. N'importe. Imaginez une colonnade ionique au milieu de laquelle s'avance un portique abritant le groupe allégorique de la Durance et des campagnes qu'elle arrose. Au-dessous de ce motif principal, de droite et de gauche, s'étagent des bassins et des degrés qu'inonde une abondante cascade. C'est là le triomphe du château d'eau. A la vérité, l'ensemble ne manque pas d'agrément. Mais s'il offre une belle masse architecturale, on y chercherait vainement quelque originalité (2).

(1) Château d'eau de Saïgon. Quelquefois ce sont de simples piscines à ciel ouvert comme le réservoir d'Ezéchias à Jérusalem.

(2) Nous n'étudierons pas l'esthétique des bains modernes, n'ayant point rencontré en Europe de monument qui vaille

Et si nous considérons l'art des fontaines modernes, nous constatons la même pauvreté d'imagination. C'est quasiment partout la victoire du bassin, de la coupe, de la vasque. Ajoutons, pour être complet, le portique et, de ci de là, quelques colonnades, quelques symboles. La mythologie fournit de nombreux sujets décoratifs et aussi la faune marine. On perçoit malaisément quelles connexités les architectes établissent entre ces groupes allégoriques de femmes nues ou drapées et ces sirènes, ces tritons, ces coquillages, ces proues de vaisseaux. Une fontaine moderne est généralement le réceptacle de cent personnages et de cent objets parfaitement discordants.

En outre, l'habitude peu à peu s'affirme de la peine d'être mentionné. L'Orient seul paraît accorder une préoccupation d'art aux maisons d'hydrothérapie. Encore cette préoccupation tend-elle à se perdre. C'est surtout en rétrogradant dans le passé que nous pourrions découvrir quelques curieux spécimens d'architecture balnéaire. GÉRARD DE NERVAL (*L'Orient*) décrit d'une plume lumineuse les bains du Caire et ceux du pacha de Choubrah. PIERRE LOTI (*L'Inde sans les Anglais*) s'arrête aussi longuement à considérer, en les palais d'Agra, les merveilleuses piscines des empereurs Mogols. V. aussi, TH. GAUTIER, *Constantinople*. Paris, 1856, pp. 236 et suiv.

concéder à un homme signalé par sa valeur guerrière, scientifique ou littéraire, le piédestal d'une fontaine. On aboutit dès lors tout simplement au ridicule. Que dire de ce comte de Boigne perché sur une colonne au bas de laquelle sortent quatre têtes d'éléphants (1)? Que dire de ce buste de Brouckère, enfoncé dans une niche autour de laquelle batifolent des dieux aquatiques (2)? Passe encore pour Cuvier, mais là, par une inadvertance bizarre, la physionomie de l'homme n'apparaît point (3). Pour quelle raison singulière dédier une fontaine au paladin Roland (4), placer au-dessus d'une si belle cascade les quatre évêques de Saint-Sulpice (5) et asseoir entre des colonnes sans grâce le rêve ailé de Molière (6)?

La critique pourrait ainsi s'étendre indéfini-

(1) Fontaine de Chambéry. Ces têtes d'éléphants sont symboliques, le comte de Boigne ayant été général des troupes d'un prince maharatte.

(2) Fontaine de Bruxelles. Voir aussi, à Rouen, le buste de Louis Bouilhet dans une niche semblable.

(3) Fontaine de Paris, rue Linné.

(4) Fontaine de Toulouse.

(5) Fontaine de Paris, place Saint-Sulpice.

(6) Fontaine de Paris, rue de Richelieu.

ment. On approuverait le choix du sphinx comme élément décoratif (1). On s'étonnerait de voir tant de fauves en équilibre au bord des margelles, vomissant l'eau d'une gueule intarisable. Non point, certes, que les fauves manquent d'allure. Ils sont, au contraire, partout altiers et superbes. La fontaine monumentale de la place Daumesnil, à Paris, toute nue dans l'immense perspective, et celle d'Ajaccio, ombragée par un cercle de palmiers, doivent leur beauté à leurs groupements de lions.

Les vasques peuvent également avoir de l'attrait, conçues et ornementées avec clairvoyance. Les fontaines d'Amboise, à Clermont-Ferrand, Estrangin, à Marseille, de l'Hôtel-de-Ville, à Limoges, peut-être un peu trop fouillées et complexes, ne dénotent pas moins d'un souci esthétique. Nous n'allons pas même jusqu'à demander la proscription des statues commémoratives pourvu qu'elles s'allient aux motifs qui les supportent. A Fribourg, sur son piédestal gothique, le duc Albert, en costume de cour, n'a point l'air de commander aux maigres jeux d'eau que déver-

(1) Fontaine de Paris, place du Châtelet.

sent les roses de pierre, mais d'imposer encore sa puissance aux hommes.

Si, en vérité, nous nous détournons avec horreur de certains produits d'art vulgaire, comme cette fontaine où Montpellier percha trois Grâces au sommet d'un bloc de rochers artificiels; si nous détestons certaines élucubrations de l'art officiel, comme cette fontaine Crozatier où la ville du Puy debout contemple avec amertume les figurations des rivières départementales, nous accordons tout notre enthousiasme à ces créations coordonnées et robustes que sont les fontaines des Innocents et Saint Michel (1), à ces créations délicates de gothique pur et flamboyant que sont la fontaine de Notre-Dame de Paris et celle de la Kaiserstrasse de Fribourg, à ces créations mignardes et ironiques que sont la fontaine de Mars (2) et le fameux Manneken-piss dont s'effaroucha toujours la pudibonderie bruxelloise (3). En ces monuments, en effet,

(1) A Paris.

(2) A Paris, rue de l'Exposition.

(3) Chose assez peu connue, il existe à Timgad (Algérie) une réédition de Manneken-piss. Mais cette fontaine qui

point de désaccord. Les personnages, les sculptures, les ornements ne se heurtent pas. Les éléments disparates n'y sont point assemblés pour une bravade du goût.

Ces éléments disparates, on les rencontre même dans les villes privilégiées au point de vue esthétique. Voyez Rouen dont les églises comptent parmi les plus belles de France. Rouen possède toute la gamme des fontaines : celles de la Crosse et de la Croix de Pierre, dont les ogives et les dentelles soutiennent la maternité souriante de la Vierge et le rêve pieux des évêques normands ; celle de Lisieux où s'érige le groupe allégorique du Parnasse ; celle de Sainte-Croix du Pelletier où fleurissent, parmi les pilastres ioniques et les mascarons, les guirlandes, les feuillages et les mythologies chères au dix-septième siècle ; celle de Saint-Romain, épanouie en ces médaillons aux sculptures contournées qui signalent le style Louis XV, et tant d'autres qu'il nous plairait de citer. Pourquoi faut-il que, parmi ces merveilles, s'offrent

porte un enfant au geste diurétique ne ressemble, en aucune façon, à celle de Bruxelles.

à notre désapprobation cette fontaine de la Pucelle où Jeanne d'Arc figure, habillée à la Grecque et environnée de tritons soubresautants ; cette fontaine d'Aréthuse, enluminée d'azur et d'or, où Neptune, apparaît en un décor d'idylle floriannesque ?

Certainement nous ne bâtissons plus de fontaines esthétiques parce que nous avons perdu le culte de l'eau. Parfois nous avons un élan vers ce culte ancien (1). Mais l'ayant longtemps délaissé, la poésie nous en échappe. Gabriele d'Annunzio, descendant de ces Romains à qui l'eau était aussi indispensable au point de vue ornemental que nutritif, traduit en pages admirables la beauté des jeux liquides et les états d'âme fictifs éveillés dans les statues qu'ils baignent (2). C'est que les fontaines de Rome lui

(1) C'est alors que nous édifions ces belles cascades du Trocadéro ou ces superbes groupes marins qui environnent le déplorable monument des Girondins de Bordeaux, cascades et groupes bien inutiles d'ailleurs, car il faut, pour que nous leur concédions la vie liquide, des circonstances pathétiques comme une fête nationale ; sinon tout cela se meurt de dessèchement.

(2) GABRIELE D'ANNUNZIO, *les Vierges aux Rochers*. Paris, C. Levy, 1897, trad. Herelle, p. 140.

apprirent quelles fêtes des yeux elles peuvent constituer. Elles sont innombrables et si parfaitement belles ! Elles s'encadrent si harmonieusement dans les places qui les contiennent ! La fontaine Navona, rocs énormes, statues colossales, grouillement de bêtes et de reptiles ; la fontaine de Termini et son Moïse accomplissant le geste biblique du rocher ; la fontaine Paulini et son arc-de-triomphe à cinq portes ; la fontaine de Trévi et son palais de Neptune d'où partent des cortèges marins ; la fontaine de l'Aqua-Felice et ses lions de granit noir ; la fontaine des Tortues et ses groupes d'enfants souriants, confiées à ces esthéticiens incomparables : Bernin, Fontana, Jean Bologne, révèlent la sincérité et la tendresse de ciseaux uniquement au service de l'art.

La majesté, le bel ordonnancement sont surtout les caractéristiques des fontaines romaines. Pour s'emplit les yeux de finesse et de grâce, il faut porter son investigation vers les cités musulmanes. Certaines casas de Séville, conservées intactes après la domination arabe ; la mosquée du pacha, à Oran ; maints palais de caïds maro-

cains vivent dans la fraîcheur et le murmure des clairs jets d'eau giclant parmi les mosaïques. Les fontaines de Smyrne et du Caire, autour desquelles s'assemblent des groupes singuliers de marchands ; le puits de la Bouzareah, à Alger, pareil à un marabout égayé de faïences losangées ; la fontaine d'Achmet III, à Constantinople, si élégante avec son toit retroussé « tout brodé de sculptures en filigrane, mamelonné de clochetons capricieux, de pans de dentelles à jour, de niches en stalactites, d'arabesques encadrant » les versets du Coran, « de colonnettes aux chapiteaux fantasques, de rosaces étoilées, de corniches feuillées et fleuries », mélangent, en un heureux accord, l'art turc avec l'art arabe et éclairent de leur sourire des ruelles souvent sordides.

VIII

Les fontaines, si fastueuses soient-elles, enserrent trop intimement l'eau pour lui laisser sa plénitude de beauté. On s'attendrait à voir les jardins lui ménager plus d'indépendance, car